

LES REQUINS

PAR DICK TOMASOVIC



UNE PEUR BLEUE

↑
Ariel et Polochon pris pour cibles
par un énorme requin au début
de *La Petite Sirène* (1989).

Inlassablement présenté par le cinéma comme le grand prédateur des océans, le requin navigue entre deux eaux : celles de l'effet mordant du réel et celles de l'extravagance loufoque, qui n'est autre que son refoulé. Une cinégénie ambivalente, mais finalement d'une grande cohérence.

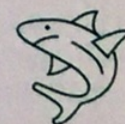
ON N'OUBLIE JAMAIS son premier requin.

Le mien, je l'ai curieusement rencontré lors de mon enfance chez la vieille voisine polonaise de ma tante à qui je ne manquais jamais de rendre visite lorsque j'étais de passage. Ce monstre marin ne mesurait que quelques centimètres de long, mais m'effrayait au plus haut point avec sa mâchoire disproportionnée aux dents tranchantes et son œil me fixant d'un air mauvais. À chacune de mes visites, je recevais pour mission, à ma grande joie – bien que la peur au ventre –, d'aller rechercher, avec un minuscule harpon muni d'un crochet, au fond de la gueule du petit squalo domestique, quelques objets que la créature avait engloutis : un appareil photo, une vieille chaussure, une paire de gants, une bouée, un morceau abîmé de gouvernail, ou encore une vieille ancre. Il fallait faire preuve d'un calme olympien et d'une délicatesse extrême pour parvenir à retirer de la gueule de l'animal ces différents éléments sans qu'il en prenne ombrage et avant qu'il ne referme soudainement sa mâchoire dans un immense claquement de dents qui me pétrifiait et me faisait craindre pour le bout de mes doigts. Ce requin, il était bien sûr en plastique et avait été commercialisé en 1975 par le fabricant de jouets américain Ideal pour accompagner la sortie en salles du film de Steven Spielberg, *LES DENTS DE LA MER* (*JAWS* en anglais), l'un des premiers *blockbusters* de l'histoire du cinéma, vite devenu légendaire, et que je ne découvrirai pour ma part que bien plus tard, après avoir affronté personnellement à de nombreuses reprises le courroux de la monstrueuse créature.

The Game of Jaws se vendit à plusieurs millions d'exemplaires et constitua l'un des premiers produits dérivés de ce qui allait devenir une grande franchise hollywoodienne. À l'instar de nombre d'enfants de la même génération, je ressentais, chaque fois que je me trouvais en présence de ce jeu, et sans doute pour les premières fois de ma vie, ce mélange absolument exquis d'appréhension et d'excitation, de crainte et de jubilation, d'angoisse et d'euphorie, bref cette espèce de tension émotionnelle que provoque la jouissance de la peur, qui n'est évidemment pas sans lien avec les premières expressions de la libido et qui constitue, je le comprendrai bientôt, le ressort de tout film d'épouvante qui se respecte. Le mécanisme de ce jeu, qui n'existe plus aujourd'hui, en tout cas sous la licence *Jaws*, et qui s'arrache désormais à prix d'or, est on

ne peut plus simple. Il est souvent rapproché d'un autre jeu, non moins fameux, *Docteur Maboul*. Pourtant, les enjeux diffèrent. Si la crainte de manquer de dextérité à un moment crucial est commune aux deux jeux, le rapport au péril est totalement différent. Dans un cas, c'est le patient qui réagit en allumant son gros nez rouge ; dans l'autre, c'est le joueur qui voit ses doigts meurtris. La publicité de l'époque utilisait d'ailleurs l'argument de ce réel péril : « *Les Dents de la mer contre les doigts de la main.* » Il s'agit bien d'un jeu hardi, qui place le danger, au sens le plus physique du terme, au centre de l'activité. Il faut tendre la main au risque de la perdre. Cette logique ne pourrait pas dire plus clairement les enjeux de l'épouvante au centre des films de requins : tendre un membre, à l'aveuglette, au risque de se le faire croquer. La poésie de ces productions repose en effet sur ce jeu d'enfants, qui est forcément un jeu dangereux : braver l'interdiction du divertissement, s'amuser malgré la menace, tester ses limites, jouer avec la frontière de la peur, approcher l'animal au risque de se faire mordre, aller se baigner et vouloir batifoler contre les voix de la raison. La punition, quand elle n'est pas mortelle, est la douleur, physique et mentale, de la mutilation. Vous vouliez danser ? Vous vouliez nager ? Eh bien, rampez maintenant. Le requin du cinéma est un vulgaire croque-mitaine.

BRUCE TOUT-PUISSANT



Le requin est un monstre de cour de récréation. Un corps énorme mais sans qualités (si ce n'est de se révéler étonnamment agile et rapide) : les détails de son museau et de ses yeux sont réduits à leur plus simple expression, sa couleur de peau est le plus souvent uniforme. Le requin ne semble se définir que par cette immense bouche vorace, remplie de dents tranchantes conçues pour déchiqueter les corps des inoffensifs baigneurs. C'est un être semble-t-il issu d'un cauchemar d'enfant à côté duquel le grand méchant loup fait bien pâle figure. Présenté comme un être sanguinaire (la voix sentencieuse du commandant Cousteau dans *LE MONDE DU SILENCE*, réalisé avec Louis →

Malle en 1956, explique pour l'éternité à quel point le sang attire les requins), il est l'une des créatures les plus menaçantes que l'on puisse imaginer, d'autant qu'il se déplace à toute vitesse là où nous sommes vulnérables et qu'il respire là où nous nous noyons. Invisible lorsqu'il nous menace, monstrueusement visible quand il est trop tard pour fuir, son régime d'action est de surcroît d'une grande perversité : vif, silencieux, dissimulé, il attaque par en dessous de la ceinture, en traître. Il a donc tout pour plaire comme super-vilain et il n'est en rien surprenant que le cinéma d'animation l'ait érigé rapidement en méchant de premier ordre. Déjà, dans HISTOIRE DE PINGOUINS (Wilfred Jackson), un cartoon de la série *Silly Symphonies* produit par les studios Disney en 1934, un terrible requin tente de dévorer un adorable couple de petits manchots. L'un de ses probables cousins, dans SCOUTS MARINS¹⁹³⁹ (Dick Lundy), attaque violemment Donald Duck et ses trois neveux partis trop innocemment faire de la voile au large des côtes. Et c'est sans doute l'un de ses descendants, aux yeux tout aussi jaunes de férocité, qui poursuit impitoyablement Ariel dans LA PETITE SIRÈNE¹⁹⁸⁹ (John Musker et Ron Clements). Ailleurs, les requins feront encore frémir les jeunes spectateurs de dessins animés dans GANG DE REQUINS²⁰⁰⁴ (Éric Bergeron, Vicky Jensen & Rob Letterman) des studios DreamWorks ou FESTIN DE REQUIN²⁰⁰⁶ (Howard E. Baker & John Fox). Mais de tous ces squales animés, le plus effrayant est sans conteste Bruce, le gigantesque requin du MONDE DE NEMO²⁰⁰³ (Andrew Stanton & Lee Unkrich, Pixar) au sourire le plus carnassier jamais imaginé, ainsi nommé en hommage au surnom de la maquette du requin utilisée par Spielberg dans LES DENTS DE LA MER.

LES DENTS DE TA MÈRE



Mais les requins des films à destination des adolescents ou des jeunes adultes ne sont pas si loin de ces incarnations enfantines du maléfique. Certes, il ne s'agit plus ici de punir des petits pingouins ou des petits canards pour s'être aventurés en eaux troubles, ou de menacer une petite sirène qui désobéit sciemment à son père, quoique. Les nageurs imprudents et les baigneuses irréfléchies paieront très chèrement leur insouciance. Au-delà du chef-d'œuvre matriciel de Spielberg, les innombrables films de requins aux budgets aussi faibles que leurs prétentions artistiques se complairaient dans ce moralisme puéril qui consiste non seulement à cruellement châtier les comportements impulsifs, mais à manipuler le plus basement les pulsions voyeuristes de leurs spectateurs. Dans l'univers des films d'épouvante à destination des *teenagers*, les films de requin comptent sans doute parmi ceux qui recourent le plus sans vergogne à la mise en évidence des charmes des victimes, les bikinis et les tenues de plongée moulantes attirant probablement le public comme le sang attire les requins. Nul besoin de préciser que cette pulsion scopique et l'éveil du désir s'accompagnent presque immédiatement de la



↑ Blake Lively face au grand requin blanc dans *Instinct de survie* (2016).



↑ Chummy le requin bleu, Bruce le grand requin blanc et L'Enclume le requin marteau dans *Le Monde de Nemo* (2003).



↑ Marty McFly devant la pub pour *Jaws 19* dans *Retour vers le futur 2* (1989).

C'EST UN ÊTRE ISSU D'UN CAUCHEMAR
D'ENFANT À CÔTÉ DUQUEL LE GRAND
MÉCHANT LOUP FAIT BIEN PÂLE FIGURE.

mise en scène morbide de la mutilation. Il est évident que le fantasme de castration est au centre de ces productions et que, sans se livrer à une psychanalyse à l'emporte-pièce, les océans, les mers, les lacs, les étangs ou n'importe quel bassin dans lesquels rôdent en profondeur ces créatures menaçantes et mordantes réactivent le mythe du *vagina dentata*, de la femme disposant d'un vagin pourvu de dents aiguës, que l'on retrouve dans de nombreuses civilisations et époques dans des fables et récits censés décourager les relations sexuelles. Les variations et les reformulations autour de ces motifs structurants sont infinies et peuvent prendre des formes aussi diverses que celle, burlesque, parodique, hyperbolique et référentielle dans le traitement du sexy/gore, du PIRANHA 3D²⁰¹⁰ d'Alexandre Aja ou celle d'un lent *survival* réaliste développant un chant érotique et morbide à partir du corps de l'actrice Blake Lively (INSTINCT DE SURVIE de Jaume Collet-Serra en 2016).

L'affiche originale de JAWS (traduit de manière freudo-lacanienne par LES DENTS DE LA MER), avec cette immense gueule de requin jaillissant des profondeurs maritimes pour saisir le corps délicat d'une nageuse qui semble dénudée, joue autant de la représentation phallique que de l'évocation castratrice. Due à l'illustrateur Roger Kastel, elle met parfaitement en scène la peur primale des forces archaïques, des puissances ancestrales des profondeurs, des cadavres enfouis et des pulsions refoulées. Cette poétique de la verticalité menaçante, du gouffre aussi infernal que maritime d'où émergent les créatures les plus effrayantes pour y entraîner brutalement les fragiles êtres de la surface (le succès à l'écran des requins convoquera bien d'autres créatures aquatiques épouvantables et voraces : orques, piranhas, crocodiles, pieuvres carnivores, etc.), confère au squalo un caractère éminemment fantastique. Relevant de l'ordre du fabuleux, il semble pourvu de potentialités extraordinaires (gigantisme, ubiquité, invisibilité, force surnaturelle, etc.). Rien d'étonnant à ce qu'il puisse se doter d'attributs fantomatiques, comme dans GHOST SHARK²⁰¹³ (Griff Furst) où le requin peut rôder en mer comme sur terre, ou affronter des zombies (l'incroyable scène aquatique de L'ENFER DES ZOMBIES de Lucio Fulci en 1979), ou même devenir un zombie (le nanar absolu ZOMBIE SHARK de Misty Talley en 2015), voire devenir un zombie nazi volant (SKY SHARKS²⁰²⁰ de Marc Fehse).

UN BATEAU PLUS GRAND



La réplique est célèbre. Brody (Roy Scheider), le chef de police d'Amity, l'île sur laquelle se déroule l'intrigue des DENTS DE LA MER, aperçoit pour la première fois correctement la taille colossale du grand requin blanc qu'il traque à bord d'un bateau de pêche. Sous le choc de sa découverte, à moitié pétrifié mais non sans flegme, il lâche à l'un de ses compagnons d'aventures : « *Tu vas avoir besoin d'un plus gros bateau.* » La ligne de dialogue est un point de bascule, pour le film comme pour le sous-genre en devenir. La réussite

du film de Spielberg tient en grande partie à sa maîtrise de deux régimes de mise en scène. La première partie du film repose sur un principe d'évocation ou de suggestion de la présence possible du requin (maintenu hors champ avec des embrayeurs très puissants comme les remous de l'eau et du sang, l'aileron de l'animal qui dépasse de la ligne de flottaison ou encore, bien sûr, le célèbre thème musical minimaliste de John Williams qui est utilisé comme un véritable leitmotiv). La seconde partie se frotte au risque de la monstration de la créature (on sait quelles furent les nombreuses difficultés rencontrées par l'équipe des effets spéciaux sur le plateau de tournage) et joue la carte d'un effroi spectaculaire. En quelque sorte, la réplique de Brody annonce la surenchère qui va frapper la franchise et ses nombreux avatars : rendre le requin toujours plus visible et monstrueux.

Les squalos n'étaient pas absents des écrans avant LES DENTS DE LA MER, bien sûr. Ils jouaient les figurants menaçants, généralement en bande, dans nombre de films d'aventures exotiques, de pirates ou d'espion, mais LES DENTS DE LA MER modifie complètement leur représentation à l'écran : il individualise la créature, la caractérise et lui attribue une aura presque surnaturelle. Pour y parvenir, le cinéaste ne se contente pas de monter des prises de vues documentaires et de recourir à des stock-shots. Il fait construire une gigantesque maquette de requin mécanique pour obtenir les images stupéfiantes qu'il a imaginées. Dès lors, les successeurs de Spielberg se lanceront dans une surenchère du visuel, il faut bien l'avouer. LES DENTS DE LA MER 2, 3 et 4 se révéleront de moins en moins inspirés (en dépit des prouesses en relief du troisième opus JAWS 3D¹⁹⁸³). On comprend aisément le clin d'œil de Robert Zemeckis dans RETOUR VERS LE FUTUR 2 (produit par Spielberg en 1989) qui plaisante de la publicité pour un supposé JAWS 19, sous la forme d'un hologramme particulièrement agressif, lorsque le jeune Marty visite le futur de 2015.

Un autre seuil déterminant sera franchi par le réalisateur Renny Harlin avec PEUR BLEUE¹⁹⁹⁹ qui hybride le film de requins à la science-fiction, au cinéma d'action et à la comédie bouffonne en mélangeant prises de vues réelles, animatroniques et images de synthèse. L'arrivée des effets spéciaux numériques, souvent très approximatifs, donnera d'ailleurs un nouvel élan à la production de films de série B et surtout Z (les SHARK ATTACK des productions Nu Image, ou les MEGA SHARK et autres SHARKNADO des productions Asylum) pour emmener la « sharksploitation » vers les rives du nanar loufoque et consternant. Par ricochet, cette esthétique du grotesque touchera aussi les récentes productions « blockbuster » du genre (EN EAUX TROUBLES²⁰¹⁸ de Jon Turteltaub par exemple, où Jason Statham affronte un Mégalodon, soit un requin-dinosaure géant).

Cette excroissance ridicule du film de requins ne trompe pas : elle s'efforce vainement de tourner en dérision la peur réelle qu'inspire le prédateur marin. Quiconque a vu LES DENTS DE LA MER ne peut plus jamais nager sans ressentir un léger frémissement au bout de ses jambes en repensant au monstre des profondeurs, un frisson de crainte et de plaisir comme celui que ressentait au bout de ses doigts un enfant jouant avec un petit requin en plastique. ●